



174

J. Montaut à Oloron Se.

Celestin Deshayes Del.

LES MODES PARISIENNES

*Capote des M^{me} Bidault, rue de Choiseul, 3 bis. — Redingotte façon des M^{me} Sedille, rue Richelieu, 108. — Robe de
 Carloline et tulle des magasins de M^{me} Payan, rue Vivienne, 13. — fleurs de Willery, élève de Ballou, rue
 de Menars, 12. — Gants Mayer, rue de la Paix, 26. — Parfums Guerlain, rue de la Paix, 11.*

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LORÉNIÉ DE V. —
MAISON DES DEUX PAGES. — LA MULE COULEUR DE
ROSE (2^e partie), par madame la comtesse DASH. —
CARNET. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS
MUSICAL.

MODES ET FASHIONS.



Il y a eu, cette semaine, recrudescence de toilettes; mais hélas! toutes ces belles robes de soie, ces frais peignoirs de mousseline blanche garnis de valenciennes qui doivent s'ouvrir sur des dessous de taffetas blanc, ces capotes de tulle si claires ornées de roses de haut blanc; et ces clarisse-harlows en paille cousue, en paille d'Italie, les uns entourés d'une guirlande de fleurs, les autres de deux plumes blanches tournées autour de la forme; ces négligés du matin, jupons et peignoirs en jaconas fond-blanc imprimé à fleurs de couleurs vives; les robes de bal en tulle, en crêpe; les bouquets et les guirlandes de Millery, tout cela n'est pas pour charmer vos

yeux, Parisiens stationnaires! et, si vous voulez voir de ces élégances, ne restez pas à Paris; prenez la poste, les chemins de fer; allez à Dieppe, Boulogne, Aiz, Spa, Hornbourg et Bade: là vous retrouverez vos jolies femmes et tout ce luxe de toilettes auquel vos yeux sont habitués.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la toilette depuis quelques jours, c'est son aspect de fraîcheur et de transparence; remarquable en ce que depuis long-temps on semblait s'aimer que les étoffes de soie mate; la température, si chaude, est pour beaucoup, il est vrai, dans ce retour aux tissus aériens. Les peignoirs de mousseline blanche sont surtout charmants; ils se mettent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sur un dessous de taffetas blanc à corsage décolleté; le corsage du peignoir est très-montant et à petit col droit garni de deux rangs de dentelle, de manière qu'il ne soit pas besoin de fichu. On laisse quelquefois le jupon de ce peignoir ouvert dessous; souvent aussi on l'attache de distance en distance par des nœuds de ruban en taffetas blanc, mais toujours on maintient une séparation au moyen d'une traverse de ruban qui permet d'apercevoir le dessous. Les manches sont demi-larges, en biais et froncées au bas sur un poignet bordé de valenciennes. Un mantelet de mousseline unie garnie de volants festonnés de dentelle ajoutée encore à la grâce et à la légèreté de ce costume.

Les départs pour les eaux nécessitent de véritables trousseaux; car là il n'est pas possible d'avoir du jour au lendemain un chapeau de madame Bidault, une robe de Palmyre; donc il faut tout emporter! c'est effrayant, mais indispensable....



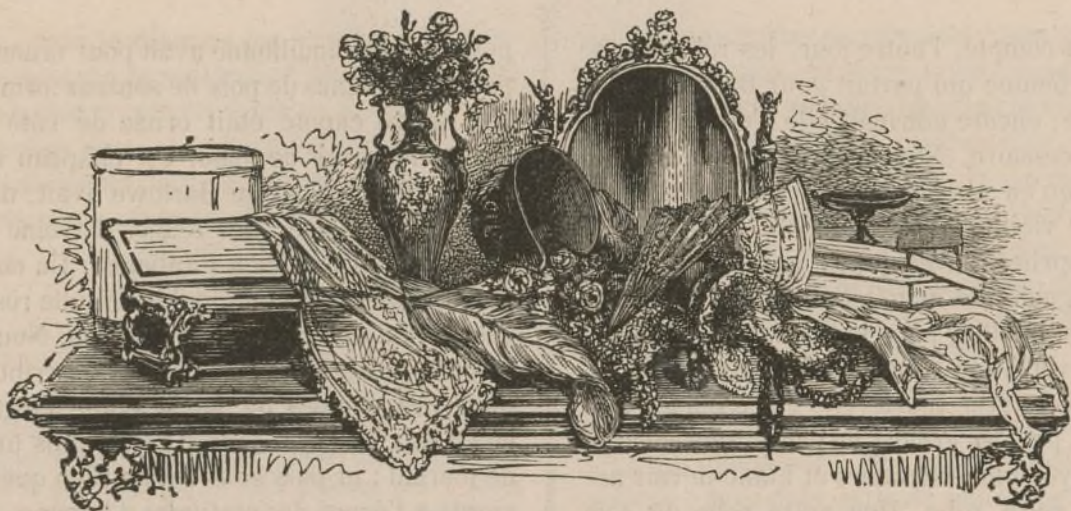
174

J. Mouton del. L. Dufour sculp.

LES MODES PARISIENNES

*Capote des M^{mes} Madaule, rue de Cheval, 3 bis. — Robe de chambre des M^{mes} Sedille, rue Richelieu, 108. — Robe de
 Carloline et tulle des magasins des M^{mes} Pagan, rue de la Harpe, 10. — Fleurs de Villery, chez de Watton, rue
 de Valenciennes, 12. — Gants Mayer, rue de la Harpe, 10. — Parfums Guerlain, rue de la Harpe, 10.*

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MAISON DES DEUX PAGES. — LA MULE COULEUR DE
ROSE (2^e partie), par madame la comtesse DASH. —
CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS
ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Une semaine, recrudescence de toilettes; mais, hélas! toutes ces belles robes de soie, ces frais peignoirs de mousseline blanche garnis de valenciennes qui doivent s'ouvrir sur des dessous de taffetas blanc, ces capotes de tulle si claires ornées de roses de haie blanches; et ces clarisse-harlowe en paille cousue, en paille d'Italie, les uns entourés d'une guirlande de fleurs, les autres de deux plumes blanches tournées autour de la forme; ces négligés du matin, jupons et peignoirs en jaconas fond-blanc imprimé à fleurs de couleurs vives; les robes de bal en tulle, en crêpe; les bouquets et les guirlandes de Millery, tout cela n'est pas pour charmer vos

yeux, Parisiens stationnaires! et, si vous voulez votre part de ces élégances, ne restez pas à Paris; prenez la poste, les chemins de fer; allez à Dieppe, Boulogne, Aix, Spa, Hombourg et Bade: là vous retrouverez vos jolies femmes et tout ce luxe de chiffons auquel vos yeux sont habitués.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la toilette depuis quelques jours, c'est son aspect de fraîcheur et de transparence; remarquable en ce que depuis long-temps on semblait n'aimer que les étoffes de soie mate; la température, si chaude, est pour beaucoup, il est vrai, dans ce retour aux tissus aériens. Les peignoirs de mousseline blanche sont surtout charmants; ils se mettent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sur un dessous de taffetas blanc à corsage décolleté; le corsage du peignoir est très-montant et à petit col droit garni de deux rangs de dentelle, de manière qu'il ne soit pas besoin de fichu. On laisse quelquefois le jupon de ce peignoir ouvert devant; souvent aussi on l'attache de distance en distance par des nœuds de ruban en taffetas blanc, mais toujours on maintient une séparation au moyen d'une traverse de ruban qui permet d'apercevoir le dessous. Les manches sont demi-larges, en biais et froncées au bas sur un poignet bordé de valenciennes. Un mantelet de mousseline unie garnie de volants festonnés ou de volants en dentelle ajoute encore à la grâce ou à la légèreté de ce costume.

Les départs pour les eaux nécessitent de véritables trousseaux; car là il n'est pas possible d'avoir du jour au lendemain un chapeau de madame Bidault, une robe de Palmyre; donc il faut tout emporter! c'est effrayant, mais indispensable....

Nous avons compté, l'autre jour, les robes d'une charmante femme qui partait pour Bade : il y en avait trente; encore affirmait-elle n'emporter que le strict nécessaire. Nous ne parlerons des robes du matin qu'en abrégé, car c'étaient pour nos lectrices de vieilles connaissances : peignoirs de jaconas imprimés avec jupon pareil, peignoirs blancs, peignoirs de mousseline de laine. Comme toilette demi-habillée pour promenade dans le jardin de conversation, on remarquait une redingote de taffetas gris-tourterelle glacé blanc, fermée devant par des grelots de perle; une écharpe nouvelle rayée bleu-Nemours et blanc devait accompagner cette robe. Une autre robe de soie vert-de-mer était garnie de plusieurs rangs de dentelle noire; elle devait se porter les jours plus sombres et devait être accompagnée d'un riche châle en dentelle noire et d'un chapeau en dentelle blanche doublé de tulle rose. Cette parure était bien jolie, et cette prévoyance des jours sombres au moment où le soleil semble régner en maître absolu prouve le grand art des Parisiennes en matière de toilette; ce n'est pas seulement dans l'harmonie des couleurs qu'elles trouvent le secret et le charme de la parure, mais encore dans l'harmonie avec le temps, avec les sites et les différents salons où elles sont appelées à briller.

Pour les jours de véritable été, c'étaient robes de mousseline de soie et robes de tarlatane imprimée ornées de plusieurs volants, peignoirs de mousselines blanches, quelques robes de barége. A côté étaient un mantelet blanc en mousseline unie garni de dentelle, un autre en mousseline brochée garni de volants festonnés, et un châle de mousseline-tarlatane très-claire bordé seulement d'une haute frange.

Une redingote de piqué-nankin ornée de plusieurs rangs de galons de soie de même couleur, ces rangs posés en tablier; une autre redingote en foulard écru fermée devant par des boutons d'ivoire : ces dernières robes, toutes *simples*, étaient destinées aux excursions du matin, visites au vieux château, à la cascade, etc.

Parmi les robes de bal, la plus jolie, ce nous semble, se composait de quatre jupes de tulle rose n'en formant qu'une seule, parce qu'elle était tournée en spirale, et bordée d'une blonde de soie très-légère; la dernière jupe se terminait à droite par une agrafe de fleurs; le corsage était à draperie; les petites manches, très-courtes, étaient garnies de biais, et sur les épaules était un nœud-page, à longs bouts tombant au-dessous de la ceinture, en ruban de taffetas satiné : une guirlande de fleurs d'eau rosées devait compléter cette parure de bal. Il y avait aussi bon nombre de chapeaux et de capotes, tous de madame Bidault (1), c'est-à-dire tous divins. Une ca-

pote de tulle bouillonné avait pour ornement trois petites branches de pois de senteur formant saule. Une autre capote était ornée de côté par une touffe de roses de haie. Un chapeau de paille d'Italie forme Clarisse Harlowe avait, de chaque côté de la forme, des touffes d'avoine verte et, dessous, des rubans à l'italienne. Un chapeau de paille de fantaisie était doublé de tulle rose et orné dessus par des rubans de fantaisie. Nous en passerons, et des meilleurs; car la description complète des chiffons de mode d'une élégante s'en allant aux Eaux ne saurait tenir dans un numéro de journal; et puis nous avons bien quelques remords à l'égard des costumes d'homme, que nous traitons avec une indifférence oublieuse : cependant ils ont dans ce moment assez d'originalité, au moins ceux qui se confectionnent pour la campagne. L'art du tailleur n'a rien à faire pour ces derniers; chacun suit sa fantaisie : l'un demande à son tailleur une grande veste à poches devant, assez semblable aux gilets des palefreniers, en cou-tail de fil blanc rayé de couleur; le pantalon pareil; la veste est garnie de boutons d'ivoire. Avec ce costume, un chapeau de paille à larges bords donne à un Parisien l'air d'un planteur. Nous oublions de dire que le pantalon est large et sans sous-pieds, et qu'on y ajoute souvent des guêtres. Un autre se fait faire un paletot large et court en étoffe de fil écru; le pantalon pareil; la taille du paletot démesurément longue; des boutons pareils en soie ou des boutons d'ivoire. Ou bien on voudra un habit de nankin très-large, flottant, à petites basques arrondies; le pantalon et les guêtres pareils.

Les costumes habillés ne présentent pas de grands changements. Becker aîné (1) fait beaucoup d'habits bleu-vif en drap très-léger; la taille est longue et large, les basques un peu moins écourtées. Les redingotes restent assez dans le genre paletot, c'est-à-dire larges et flottantes; le bleu-vif est aussi la couleur favorite : du reste c'est chez Becker aîné que se font les plus jolis costumes de campagne.

Les souliers sont larges des bouts et arrondis, ce qui n'est pas avantageux; — ce qui l'est encore bien moins, ce sont les chapeaux hauts de forme et presque sans bords. Nous devons rendre justice à la coiffure; la raie faite du côté gauche et les cheveux formant touffes de chaque côté de la tête, cela a tout à fait bon air. Les élégants ont adopté les moustaches relevées, qu'un de nos jeunes princes a mises à la mode; il est aussi impossible aujourd'hui de rencontrer un fashionable sans moustaches pointues que sans la petite canne à col de cygne nommée stick.

Les cravates-Joinville sont devenues indispensables : il en faut en couleurs variées pour le ma-

(1) Rue de Choiseul, 3 bis.

(1) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 45.

tin; mais, pour le dîner ou les soirées, c'est toujours le noir qui a la préférence. Mayer (1) en a le plus grand choix; ses cravates et ses gants sont le complément de toute toilette d'homme élégant. Il en est de même pour les chapeaux de Gibus, l'habile chapelier de la rue Vivienne.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Chapeau de paille garni de ruban. Mantelet de mousseline brodée garni d'un haut-volant de dentelle. Robe de mousseline de soie à trois volants bordés de franges.

Costume de jeune garçon de huit à douze ans : Veste de drap léger brodée de passementerie; pantalon d'été en étoffe de fil; casquette de paille.

Costume de petit garçon de quatre à huit ans : Chapeau de paille forme ronde; paletot de nankin brodé en soutache blanche; pantalon blanc très-court finissant au genou; souliers à l'anglaise. Nous recommandons à nos lectrices le tailleur pour jeunes garçons chez lequel nous avons pris ces modèles; c'est le seul aujourd'hui possédant sans partage la renommée justement acquise dans cette spécialité d'habillements d'enfants.

PATRONS.

Nous donnons aujourd'hui le patron de la veste *basquette* représentée par notre gravure. Ce modèle, coupé par M. Cior fils, est trop facile à comprendre et à suivre pour qu'il soit nécessaire de l'expliquer.

MAISON DES DEUX PAGES.

Le magasin de soierie des *Deux-Pages*, rue Vivienne, 44, vient de recevoir une partie d'étoffes nouvelles dans les nuances les plus à la mode, telles que bleu-Nemours, bleu-porcelaine, écru, gris-tourterelle, gris-argent. Nous recommandons comme objet de bon goût les mantelets Marie-Antoinette et les visites, si commodes pour les voyages; en un mot tous les objets de confection de cette maison, qui a acquis à plus d'un titre la faveur que le public lui accorde.

LA MULE COULEUR DE ROSE.

(SUITE.)

Voici ce qu'elle avait lu :

« Vous allez me trouver bien étrange, madame la marquise, et, si l'on chassait une lettre, vous feriez jeter celle-ci à la porte par vos gens sans prendre la peine d'en lire davantage.

(1) Rue de la Paix, 26.

» C'est parce que je sais cela, que je ne risque qu'une lettre. Je vous aime, madame. Cette audace est si grande, qu'elle convient tout naturellement à celle de vous le dire. Vous ignorez jusqu'à mon existence : il y a entre vous et moi une distance telle, que je n'oserais pas vous regarder si vous étiez près de moi; mais, madame, j'ai été bien heureux tant que j'ai pu au moins vous contempler de loin. Depuis quelque temps vous m'avez enlevé les lentes douleurs de ma pauvre vie : vous ne sortez plus; vous n'allez plus au théâtre, à peine dans votre jardin. Vous devez être bonne, madame la marquise : ayez donc pitié de moi ! laissez-moi vous apercevoir quelques minutes pour que je puisse supporter mes douleurs et ma misère. Pardonnez-moi ce que je vous dis là : Dieu ne s'offense pas quand on le prie; vous qui êtes sa plus belle image, vous ne serez pas plus sévère que lui. Je vais signer ma lettre d'un nom bien obscur; si vous saviez comme mon cœur bat à l'idée que vous connaissez enfin ce nom, et qu'un jour peut-être vous vous en souviendrez, si vous avez besoin d'un homme prêt à mourir pour vous sans jamais exiger la moindre récompense.

» ADRIEN LELOIR. »

La marquise lut tout haut cette lettre à Lisette, qui souriait en l'écoutant :

« Quel est cet homme, mademoiselle ? le connaissez-vous ?

— Certes, madame la marquise, je le connais et tout le quartier aussi : il n'y a que madame qui ne sache pas à quel point il est amoureux d'elle; et j'assure à madame qu'il peut bien être fou, mais que, pour impertinent, le pauvre jeune homme est très loin de là.

— Qu'est-ce que vous m'apprenez ? ce jeune homme est amoureux, dites-vous, et tout le quartier est instruit de cette histoire : pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

— Madame la marquise m'a défendu de me jamais mêler de ce qui ne me regarde pas.

— Et comment tout le quartier sait-il que M. Adrien Leloir m'honore de son attention ?

— Parce qu'il passe les nuits à la porte de l'hôtel; parce qu'il passe les jours là-haut, dans la maison en face, à sa fenêtre, au sixième; parce qu'il jette des bouquets dans la voiture de madame; enfin parce qu'il m'a donné deux louis pour avoir sa mule couleur de rose, que Bijou a si bien emportée dans le jardin un jour : je ne sais pas si madame se le rappelle ?

— Ah ! reprit la marquise, c'est le jeune homme aux bouquets; il est assez mal mis. »

Elle ploya la lettre, la cacha sous son traversin, et dit :

« Je montrerai cette lettre au chevalier; cela le fera rire : Lisette, ajouta-t-elle, je ne me lèverai

pas avant deux heures aujourd'hui, j'ai la migraine. Faites prévenir M. le marquis que l'on me servira chez moi; je ne recevrai personne, que ma tante et le chevalier, s'il se présentait. Donnez-moi le livre qui est sur cette table. »

Quelques minutes après, le marquis de Montcontour fit demander à sa femme si elle pouvait le recevoir. Sur sa réponse affirmative, il se présenta. C'était un homme de trente-six ans, à l'air grave, au maintien austère, affichant une grande régularité de mœurs et un respect inviolable pour l'étiquette et les convenances. Il semblait complètement déplacé dans son siècle et dans la vie de sa femme : il n'avait rien de l'élégance et du laisser aller de l'un, et il était surtout bien loin de la coquetterie et de l'entraînement de l'autre. Il lui demanda avec une gravité imperturbable pourquoi elle avait la migraine, si elle n'avait pas veillé trop tard, si elle ne s'était pas fatiguée à quelque bal, et profita de la circonstance pour lui faire quelques observations sur l'existence toute de plaisir qu'elle s'était créée.

« Je ne suis point jaloux, vous le savez, madame; je vous prie seulement que vos folies ne me bourdonnent point aux oreilles. Ma position près de M. le dauphin m'interdit tout ce que vous aimez; je dois suivre l'exemple de mon prince, et certes je ne pourrais mieux faire. Rappelez-vous, je vous en prie, qu'une inconséquence de votre part pourrait nous conduire si loin, que je ne saurais plus comment m'arrêter! d'ailleurs, j'y veillerai. »

La marquise le regarda avec un profond étonnement. Cette déclaration de principes intempestive lui sembla cacher quelque piège et lui présagea des malheurs pour l'avenir. Elle n'essaya pas de se justifier, elle avait trop d'adresse pour cela; c'eût été convenir qu'elle était accusée avec raison. Elle se rejeta dans les généralités, et mit dans ses paroles un ton de soumission qui l'aurait fait prendre pour la femme du monde la plus docile, si l'expression de son visage n'eût démenti cette obéissance. Le marquis n'en demanda pas davantage; il ne tenait qu'à une seule chose, à l'apparence : la conduite de sa femme lui restait fort indifférente, pourvu qu'on n'en parlât pas; il lui aurait passé dix amants véritables ignorés, plutôt qu'une galanterie soupçonnée.

Madame de Montcontour avait le grand tort, pour une femme d'esprit, de ne point assez ménager ce caractère, parce qu'elle ne l'avait pas assez observé. Elle traitait de manie la résolution bien arrêtée de faire bon ménage, en imitation de M. le dauphin et de madame la dauphine; elle ne savait pas, la jeune femme, ce dont l'ambition d'un courtisan peut le rendre capable. Pour elle, la courtisanerie était un ridicule, non pas un vice, non pas surtout une passion. Cette conversation avec son mari ne laissa donc d'autre

trace dans son esprit que celle d'une ennuyeuse scène qu'elle se promit de tâcher d'éviter. Elle se leva gaie et rieuse comme à l'ordinaire, ou, pour mieux dire, comme elle ne l'avait pas été depuis long-temps. Elle fit une toilette pleine de goût et d'agacerie, et puis elle attendit comme les femmes seules savent attendre, c'est-à-dire en résumant dans ce seul mot toutes les joies de l'avenir et toutes les douleurs de l'absence.

Sa femme de chambre lui rendit les lettres qu'elle avait oubliées sur son lit. En retrouvant celle d'Adrien, elle ne put s'empêcher de sourire, et pensa qu'un tel amour serait bien doux à partager; mais, hélas! on ne sait jamais aimer ceux qui vous aiment ainsi! Lisette l'avait laissée seule! Elle réfléchissait encore à la bizarre passion du pauvre poète, lorsque la suivante rentra, et lui annonça tout bas le chevalier de Sérac en demandant si madame la marquise voulait le recevoir.

« Faites entrer, » répondit-elle d'une voix émue.

Le chevalier entra sur la pointe du pied, comme quelqu'un qui craint de réveiller un malade.

« On dit que vous êtes souffrante, madame : cela est-il donc vrai, ou bien serait-ce simplement un caprice rentré? »

— C'était hier encore une véritable douleur, chevalier; aujourd'hui ce n'est plus qu'une joie bien vive puisque vous voilà de retour. Vous avez fini votre service, n'est-il pas vrai? Vous ne retournerez plus à Sceaux, comme vous le faites depuis un mois? C'est une cruelle chose que d'avoir une place à la cour; on n'a jamais un instant de liberté, lorsqu'on est de quartier surtout! »

Le chevalier baisa la main de la marquise, et lui demanda, d'un air moitié fat et moitié tendre, s'il était bien vrai qu'elle se fût aperçue de son absence.

C'était un charmant jeune homme que le chevalier. Toute sa personne offrait le modèle le plus élégant d'un grand seigneur de cette époque, non pas d'un grand seigneur à la façon du duc d'Arsen, de M. de Mouy et des autres personnages graves de la cour; mais c'était un adorable et frais visage, une tournure ravissante, des mains et des pieds d'une perfection rare, un esprit charmant, des manières sans prétentions, de ces manières que les gentilshommes avaient alors en naissant, pour ainsi dire, et qu'on n'acquerrait pas aujourd'hui dans une longue vie. Quant au cœur, il n'en existait pas de trace : une soif inextinguible de plaisirs, une ténacité rare à les poursuivre, une espèce de mousse d'imagination qui s'évaporerait avec le délire, une grande habitude de succès et surtout l'amour-propre le plus démesuré lui tenaient lieu de passion et de sensibilité : tout cela, enveloppé des formes les plus gracieuses, faisait croire dans le monde que le chevalier était un amoureux sans raison et sans frein; quelques

femmes allaient jusqu'à prétendre que sa jalousie n'avait point de bornes, et qu'il portait dans la poche de sa veste un poignard, qu'il avait rapporté de Malte, destiné à frapper les rivaux et les infidèles. Il y a beaucoup d'hommes de ce caractère, et ils ont bien plus de succès que les autres. Peu de femmes acquièrent assez d'expérience pour percer du premier coup d'œil l'enveloppe de passions sous laquelle ils se cachent : on les aime avant de les connaître, et, quand on les connaît, ou on les déteste, ou on les aime déjà trop pour que cette connaissance de leur caractère puisse briser cet amour.

La marquise s'était donc laissée aller au charme de cette liaison : elle s'exposait de gaieté de cœur aux propos du monde, à la colère de son mari pour obtenir quelques feux follets de bonheur ; illusions perpétuellement détruites et perpétuellement renouvelées. Ce jour-là, le chevalier était dans un accès de ses bons moments ; madame de Montcontour lui sembla presque une nouveauté, parce qu'il l'avait négligée un mois durant, et, pour un être de cette espèce, la nouveauté résume tout ce qu'il peut connaître d'affections. La marquise lui montra la lettre d'Adrien ; ils en rirent ensemble et se moquèrent de ce dévouement, qu'ils appelaient stupide parce qu'ils ne le comprenaient point. Le chevalier sortit sur le perron du jardin en engageant la marquise à rester dans sa chambre.

« Puisque ce monsieur veut tant vous voir, il me verra, moi, et sa première lettre sera sans doute datée de La Trappe ; je ne lui vois pas d'autre refuge. Quel grenier habite-t-il ? ajouta M. de Sérac en levant les yeux sur les toits de toutes les maisons.

— Je n'en sais rien, je vous assure ; je ne me suis point amusée à regarder de ce côté-là : je ne songerais jamais à loger un amoureux au sixième étage ; vous savez du reste qu'il achète mes vieilles modes à ma femme de chambre.

— C'est bien là un amour de poète ! et je gage qu'il a adressé au moins quatre sonnets et vingt romances à vos bienheureuses pantoufles. Mais c'est assez parler de si peu de chose : il fait un temps admirable ; ne venez-vous pas vous promener un instant avec moi ? »

La marquise sonna Lisette, et lui demanda si M. le marquis était encore à l'hôtel.

« Non, madame ; il est sorti en carrosse de ville : Germain m'a dit qu'il avait donné ses ordres pour sa toilette à sept heures.

— C'est juste ; il soupe chez la maréchale de Luxembourg. »

Madame de Montcontour se leva alors et rejoignit le chevalier dans le jardin : elle s'appuyait sur son bras d'un air de familiarité heureuse et lui racontait les sacrifices qu'elle s'était imposés en son absence ; il apprenait comme quoi elle

avait renoncé au monde, où elle ne devait pas le rencontrer.

« Je ne suis même point allée à la cour ; qu'y aurais-je fait ? puisque M. le duc de Penthièvre était à Sceaux et que pour moi la véritable cour, c'est la sienne ! »

Au fond du jardin, derrière une charmille, se trouvait une porte dérobée donnant sur une sorte de ruelle qui aboutissait à la rue. Les deux amants se parlèrent bas en se la montrant de loin, et, après une heure de causerie, le dernier mot laissé à la marquise par le chevalier fut celui-ci :

« A neuf heures, j'y serai ; je frapperai trois coups, et l'on m'ouvrira. »

Adrien, du haut de sa mansarde, avait vu cette scène ; il l'avait comprise dans toute sa vérité, et il savait maintenant sans aucun doute que M. de Montcontour n'était pas le rival le plus redoutable qu'il eût à craindre. Cette découverte lui causa une horrible douleur, et il se résolut à quitter le logis, à oublier une femme indigne de l'idolâtrie qu'il lui avait vouée, et se promit dès le lendemain de chercher une distraction. Il resta une partie de la nuit, la tête appuyée dans ses deux mains, assis près de sa table, ayant devant les yeux la cassette de galuchat, qu'il n'ouvrait plus. A dix heures du matin on monta l'escalier, on frappa à sa porte ; une voix de femme respirant à peine lui cria ces mots :

« Ouvrez-moi, monsieur Adrien Leloir ! c'est de la part de madame la marquise. »

Adrien ouvrit.

« Suivez-moi, monsieur, dit Lisette, car c'était elle : madame la marquise veut vous voir sur-le-champ. »

III.

Adrien sortit sans chapeau, sa cravate dénouée, ainsi qu'il était dans sa chambre ; il obéissait à l'ordre qu'il venait de recevoir sans presque savoir ce qu'il faisait, et suivit de la sorte Lisette, qui marchait devant lui. Elle descendit les six étages, traversa la rue, arriva à la ruelle, et de là à la petite porte du jardin, qu'elle referma précipitamment dès qu'elle eut introduit le poète.

« Marchez le long des charmilles, monsieur, et faites le moins de bruit possible : quand vous serez près de l'hôtel, vous suivrez le mur jusqu'au perron ; surtout tâchez qu'on ne vous voie ni ne vous entende ! »

Adrien se conforma aux instructions qui lui étaient données. Il ne pouvait croire à son bonheur : lui, chétif et malheureux, introduit ainsi, comme un amant, dans cette maison de grand seigneur ! lui, aimé de madame de Montcontour ! car ne fallait-il pas qu'elle l'aimât pour s'exposer ainsi à le recevoir à cette heure et de cette manière ? Il y avait de quoi faire tourner une meilleure tête que la sienne : aussi son cœur battait-il

à briser sa poitrine; il était si exclusivement heureux, que cette joie devenait une souffrance.

Lisette ouvrit le plus doucement possible la porte de la chambre de sa maîtresse.

« Madame, dit-elle à demi-voix, voici M. Adrien Leloir.

— Dieu soit loué! répondit la marquise: qu'il vienne! »

Adrien entra. En se voyant ainsi introduit pour la première fois dans cette somptueuse demeure, devant la femme qu'il adorait et qu'il n'avait jamais vue que de loin, en se trouvant tout à coup au milieu de ce luxe qu'il n'avait pas même imaginé, il lui sembla qu'il devenait fou: il resta debout à la même place sans oser faire un mouvement, et il fallut que la marquise lui répétât trois fois la prière d'avancer vers elle pour qu'il s'y décidât.

« Monsieur, lui dit-elle, ma démarche va vous sembler bien étrange, bien inconvenante peut-être, et, quand je vous en aurai révélé le motif, il est possible que vous me blâmez davantage encore; asseyez-vous, et écoutez-moi. »

Madame de Montcontour était couchée; mais sa chambre n'offrait plus le même arrangement coquet que le matin: les vêtements épars çà et là, ses cheveux non roulés et dont la poudre était tombée, son manteau de lit attaché sans grâce, et par-dessus tout sa physionomie agitée, et ses yeux rouges annonçaient qu'une grande émotion avait dérangé ses habitudes. Adrien la contemplait avec admiration, car elle était plus jolie encore dans ce désordre qu'avec la plus belle parure. Il prit un siège, et se disposa à écouter ce que la marquise avait à lui dire; il n'osait s'attendre à la trouver indulgente pour lui: maintenant, qu'il était près d'elle, mille craintes vinrent l'assaillir. Ne l'avait-elle pas appelé pour lui reprocher l'audace de son amour et lui ordonner d'y renoncer? Peut-être elle allait le faire chasser honteusement, et le punir ainsi d'avoir cru qu'elle pouvait le regarder autrement qu'avec le dédain le plus marqué. Embarrassée, sans doute, elle garda pendant plus d'une minute le silence; enfin elle reprit:

(*La suite à un prochain numéro.*)

Comtesse DASH.

Causeries.

* Aimez-vous la villégiature? On ne pense plus qu'à cela. Paris en est ivre. Il ne se passe pas de jour sans qu'il ne répète un million de fois le même vers, le doux vers d'Horace:

« *O rus! quando te aspiciam?* » C'est-à-dire: Champs, prairies, lacs, coteaux, vallées, pelouses! quand vous verrai-je? »

Tout le monde fait sa malle. On rencontre à chaque instant vingt mille hommes qui vont faire viser leurs passe-ports.

Impossible de traverser la rue sans entendre ce jeu de mots vieux comme l'Allemagne:

« Mon ami, adieu; je vais aux eaux de Spa. »

Bref, il y a déménagement à grand format, déménagement complet et universel.

Le monde dramatique, toujours si avancé en toutes choses, ne pouvait se dispenser de donner l'exemple.

Voyant que M. Scribe était parti pour l'Italie, M. Baya, son neveu, s'est élancé dans une berline du côté de Pierrefitte.

Il y a de grandes chances pour qu'il soit suivi de MM. Léon Laya et Sauvage, ses collaborateurs.

S'il est bien vrai que M. Frédéric Soulié a déserté le port de Créteil, on est sûr de le rencontrer à cette heure dans une délicieuse habitation de la vallée de Bièvre.

Dès que la session sera close, M. Victor Hugo prendra son essor vers Neuilly, où l'on sait qu'il a un pied-à-terre.

* * Dimanche dernier, au moment d'écrire leurs comptes-rendus, tous les feuilletonistes s'écriaient comme des héros de tragédie:

« Que je voudrais m'asseoir à l'ombre des forêts! »

« Que parlez-vous de forêts, ô critiques! Pour vous comme pour tout le monde, il n'y aura bientôt plus dans Paris d'autre verdure que celle que les pinceaux de Cicéri ont peinte pour le théâtre.

Jamais époque n'aura été si inclémente pour la feuilleton. Tous les arbres des boulevards n'ont plus que l'apparence de cannes en fer creux.

Les jardins s'en vont, les kiosques orientaux déménagent, les charmilles ne vivent que ce que peut vivre le jasmin, l'espace d'une saison.

Architecture, maçonnerie, bâtisse, charpente, serrurerie, menuiserie, vitrerie, laissez-moi vous donner ma malédiction en style lapidaire! Murailles, péristyles, pignons, toitures, perrons, terrasses, belvédères, embarcadères, débarcadères, permettez-moi de vous apostropher tous de fond en comble!

Hélas! l'art d'élever la pierre sur la pierre est notre fléau; on pense bien plus à imaginer une nouvelle sorte de briques qu'à planter parmi nous le cactus d'Afrique ou le rhododendron des Alpes. Le ciment romain frappe partout, se glisse partout, entre partout. Mettez-le à la porte, il entre par la fenêtre; jetez-le par la fenêtre, il descend par la cheminée. Adieu à toute poésie. Les propriétaires ne nous laissent plus l'ombre du paysage.

On raconte qu'un jour, au sortir d'une promenade au Jardin-des-Plantes, Charles Nodier s'écria: — il viendra un temps où la moindre feuille verte coûtera un billet de mille francs.

Ces temps prédits approchent de jour en jour à grands pas.

Tout le monde se rappelle Tivoli. Ce seul nom fait battre le cœur de quiconque aimait la belle nature et les danses en plein vent. Pleurez! les architectes et les maçons ont passé par là; Tivoli est découpé par tranches de maisons, comme un gâteau de Savoie.

Dans le clos Saint-Lazare s'étendait un carré plein de roses, de tulipes et de camélias. L'oranger de Goethe y croissait, le myrte de Parny s'y plaisait. On y construisait une loge pour un concierge du chemin de fer.

Au milieu de la rue de Trévise se voyait encore, il y a un an, un jardin entouré d'aubépine, planté de marronniers, garni de chèvre-feuilles, poudré de sable d'or. Heureux jardin! le banquier Ouvrard l'avait enrichi, Boteldieu était venu y rêver à ses mélodies, Ecouchard Lebrun y avait composé deux ou trois odes. Savez-vous ce qu'on vient d'en faire? Une école d'aérosensation!

Enfin le jardin du Palais-Bourbon, égayé de jets d'eau,

va être prochainement partagé en deux pour faire place à un hôtel des affaires étrangères.

Que dirai-je de plus? Encore un peu de temps, et le Parisien ne connaîtra guère la verdure que par oui-dire; encore un peu de temps, et la vue d'une branche de laurier-rose ou d'arbre de Judée passera pour une chose fabuleuse. La truelle, le marteau et la scie auront tout arraché: on n'apercevra plus que le moellon.

* Un bas-bleu, qui a cru devoir adopter le costume masculin, eut dernièrement envie de se livrer aux plaisirs du bain froid. Cependant, ne croyant pas pouvoir se permettre de pousser les allures masculines jusqu'à pénétrer dans un bain d'hommes, il dépouilla son pantalon et reprit le jupon. Son entrée ne souffrit donc pas la moindre difficulté; mais il n'en fut pas de même de sa sortie.

Notre jeune héroïne portait un costume de bain assez singulier, dont la coupe n'avait rien de commun avec celle uniformément adoptée; puis ses cheveux courts, sa liberté d'allures, de poses, de gestes, une désinvolture enfin que l'habitude des habits d'homme avait dépouillée du caractère féminin, éveillèrent l'attention: on observa, on chuchota; les plaisanteries circulèrent et vinrent jusqu'aux oreilles du maître de l'établissement. Enfin l'objet de ces mille rumeurs sortit de l'eau, et, heureusement pour l'issue de l'aventure, eut l'idée de prier une dame de l'aider à mettre son corset.

La toilette achevée, le jeune bas-bleu, emprunté et gauche dans son costume de femme, va pour franchir le seuil du bain; mais la figure grave et sévère du propriétaire de l'établissement se dresse devant lui.

« Veuillez me faire le plaisir d'entrer dans mon cabinet, lui dit-il. Chut! ne dites rien, pas de scandale, entrez dans mon cabinet. »

La jeune femme obéit étonnée, et lorsque la porte est refermée:

« Monsieur, reprend le moral entrepreneur, nous ne sommes pas dupe de votre plaisanterie....

— Quelle plaisanterie?

— Vous savez très-bien ce que je veux dire. Elle pourrait vous coûter cher, et la police correctionnelle...

— Mais permettez...

— Oh! point de bruit, je vous prie; je veux éviter le scandale, mais...

— Mais c'est de l'hébreu ce que vous me dites là.

— Ne vous avisez pas de remettre les pieds ici, car vous auriez affaire...

— Mais, monsieur... expliquez-moi...

— Oui, oui, faites semblant; je vois assez de femmes ici, tous les jours, pour ne pas m'y tromper, et, malgré quelques apparences, il est aisé de voir que vous appartenez à un sexe qui est consigné à la porte.

— Moi!

— Oui, monsieur, oui; et...

— Mais je suis une femme, tout ce qu'il y a de plus femme, mon cher monsieur, je vous jure.

— Vous comprenez qu'il ne m'appartient pas de...

— Mais j'en appelle à la personne qui a bien voulu m'aider à m'habiller... »

L'entrepreneur goûta la proposition: la matrone fut mandée, qui témoigna à grands renforts d'éclats de rire de l'innocence originelle de l'inculpée; et la scène qui avait commencé avec une gravité grotesque, se termina au milieu de l'hilarité générale.

Le triton prit la chose en homme d'esprit, fit ses excuses et offrit toute espèce de réparation.

Du reste, si la jeune lettrée a l'air d'un homme lorsqu'elle est en femme, il est juste de reconnaître qu'elle a parfaitement l'air d'une femme lorsqu'elle est en homme. Aussi l'aimable et strict entrepreneur qui a eu lieu de la revoir sous ce dernier costume, ne conserve plus aujourd'hui le plus léger doute.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

PALAIS-ROYAL. — *Le Châle bleu.* — Ce châle bleu a de beaux diamants, et un beau matin, le lendemain d'un bal, on les porte... où? — chez M. Frédéric, le charmant commissionnaire au Mont-de-Piété.

Les diamants valent plus de trente mille francs, — mais sur ce gage M. Frédéric en prête quinze mille. Le châle bleu n'en demande pas davantage.

Il est vrai que le châle bleu prie M. Frédéric de lui prêter ces diamants pour une soirée, — pour un bal seulement, — et ils lui seront rendus le lendemain matin.

Frédéric est une bonne pâte de jeune homme qui ne sait rien refuser à une jolie femme.

Mais quoi? le lendemain, le mari, sous le plus frivole prétexte, s'empare des diamants.

C'est qu'il est jaloux, — et alors son esprit ombrageux s'égare dans les plus étranges soupçons.

Heureux mari, s'il connaissait son bonheur! car ces diamants, mystérieusement engagés, prouvent au contraire la vertu et le bon cœur d'Amélie. Elle avait besoin de 15,000 francs, et pourquoi? — pour sauver l'honneur de sa sœur.

Le mari jaloux devient le plus confiant des hommes.

MM. Brisebarre et de Lérès ont développé adroitement cette donnée, et aux scènes de sentiment ils ont mêlé des bouffonneries désopilantes. La pièce, jouée avec entrain, a obtenu le meilleur accueil.

* M. le directeur de l'Opéra vient de partir pour l'Italie, et ce nouveau voyage témoigne hautement de son zèle pour les plaisirs du public. M. Léon Pillet se rend directement à Bologne, afin de s'entendre sur la partition que l'illustre maestro lui a promise. Le directeur de l'Opéra est accompagné de M. Niedermeyer, dont le talent serait utile pour l'arrangement de détails dont le grand compositeur ne peut s'occuper.

Il est naturel de penser que Rossini, dont la statue vient d'être triomphalement inaugurée sous le péristyle de notre premier théâtre lyrique, tiendra sa promesse et nous donnera un nouveau chef-d'œuvre. C'est M. Scribe qui devait composer le libretto; mais M. Scribe est en ce moment en voyage pour sa santé, et les médecins lui ont interdit tout travail. Mais le directeur de l'Opéra a emporté deux libretti, pour donner le choix à Rossini, et l'un de ces deux ouvrages est d'un homme qui a déjà fait ses preuves de la manière la plus brillante, — M. Gustave Vaëz, puisque vous désirez savoir son nom.

Le nouveau ballet, *la Jeunesse d'Henri V*, pour les débuts de mademoiselle Fuoco, sera représenté aussitôt que M. Léon Pillet sera de retour de Bologne, probablement vers la fin de ce mois.

* Les vacances de l'Odéon ont commencé. La première année de la direction de M. Bocage a été marquée par des succès importants, où dominent *Diogène* et *l'Ingénue à la cour*. Ce qui prouve les tendances élevées de cette direction, c'est qu'il n'a pas été donné une seule nouveauté qui n'ait un caractère littéraire, et, d'un autre

côté, la critique a dû apprécier comme le public la mise à la scène des principaux chefs-d'œuvre du répertoire.

M. Bocage eût vivement désiré donner, dans l'année théâtrale qui vient d'expirer, la tragédie nouvelle de M. Ponsard, *Agnès de Méranie*. Des circonstances imprévues ont retardé l'apparition de cette œuvre, qui ouvrira très-probablement la prochaine campagne de l'Odéon. M. Ponsard, qui vient de partir pour Vienne, doit être de retour à Paris le 4^{er} septembre, afin d'en suivre les dernières répétitions.

La direction du théâtre Montpensier n'a encore signé l'engagement d'aucun artiste. On parle, comme d'une chose probable, de l'engagement de mademoiselle Falcon, la cantatrice de l'Opéra; il paraît que l'on a pensé qu'elle pourrait traduire avec passion le rôle de

Mercedès, dans le drame de *Monte-Christo*. Les travaux de démolition sont presque terminés. On dit que l'ouverture est décidément fixée au 15 novembre.

* Un journal consacré à l'élégance doit ramener souvent l'attention de ses lectrices sur les soins que les femmes doivent donner à leurs dents. Il est de la plus haute importance de se souvenir que sans une belle dentition, ou tout au moins sans un soin excessif de la bouche, il n'est point de beauté réelle, point d'élégance véritable. Par la raison même de cette importance, il faut sagement choisir le dentiste à la science duquel on peut se confier, car tout le monde sait que cette profession n'est pas seulement exercée par des hommes éclairés. Nous engageons nos abonnées à ne pas se laisser tromper par les annonces des charlatans et à continuer leur confiance à M. Hattute, passage Vivienne

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Toue, J', ours à l'œuvre, ON reconnaît Louvre, 1ER.

(Toujours à l'œuvre on reconnaît l'ouvrier.)

Château-Rouge. La foule continue à se porter au nouveau Tivoli qui, jeudi dernier, a donné une seconde grande *Fête égyptienne* et qui en prépare de nouvelles pour toute la belle saison.

Le *Château-Rouge* est définitivement adopté; son succès dépasse celui de toutes les entreprises de ce genre: le *Château-Rouge* est à la mode, c'est tout dire.

Passementerie pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.

Confection de Robes. Madame OLMER, rue Montmartre, 481.

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Rouge végétal, dégagé de tout acide, inaltérable à la transpiration, il imite admirablement la nature et trompe les yeux les mieux exercés. Chez madame J. Albert, rue Choiseul, 4.

PARIS. IMPRIME PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.